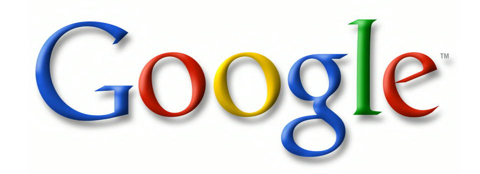
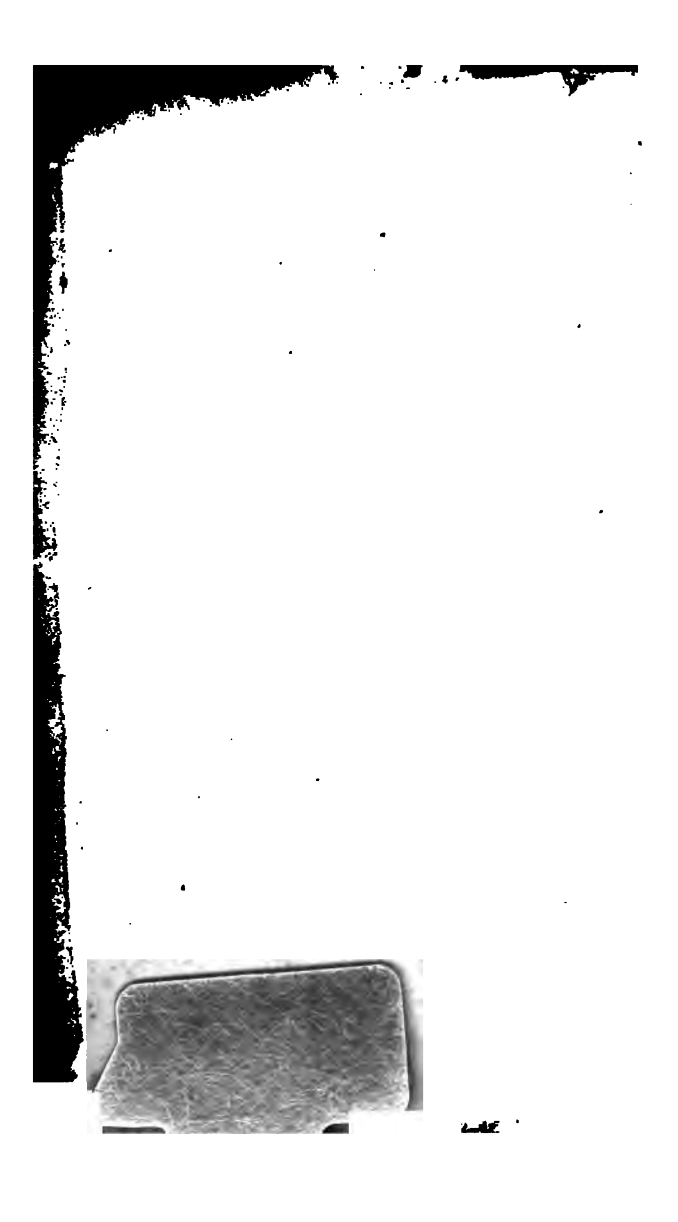
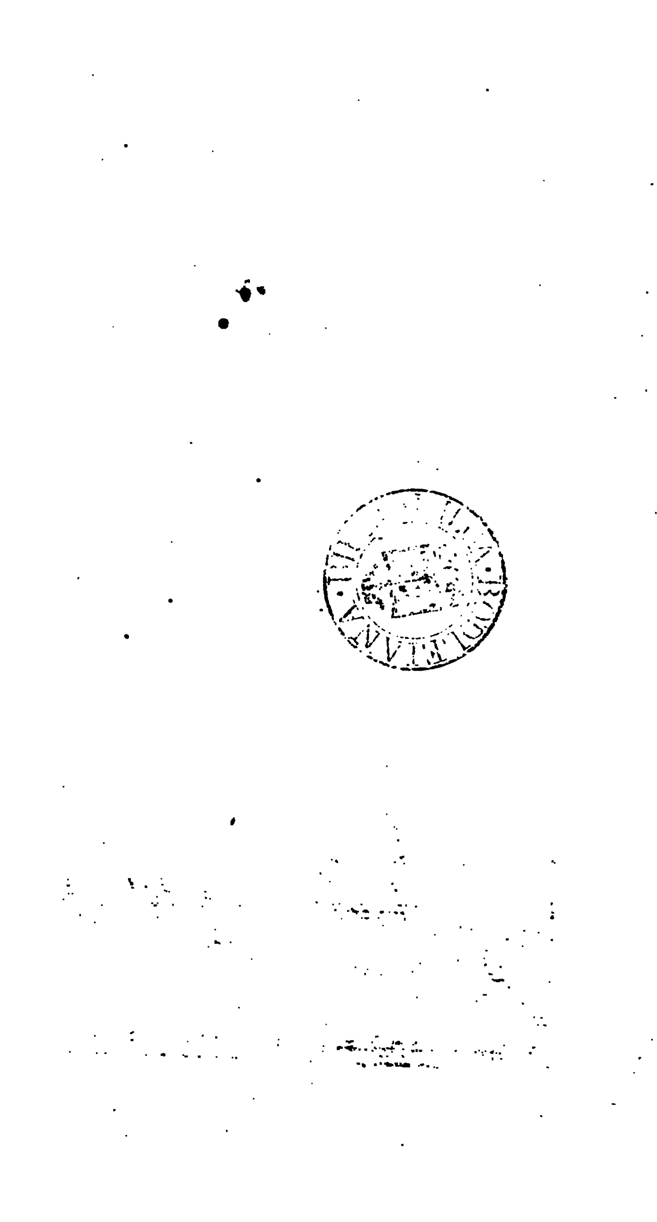
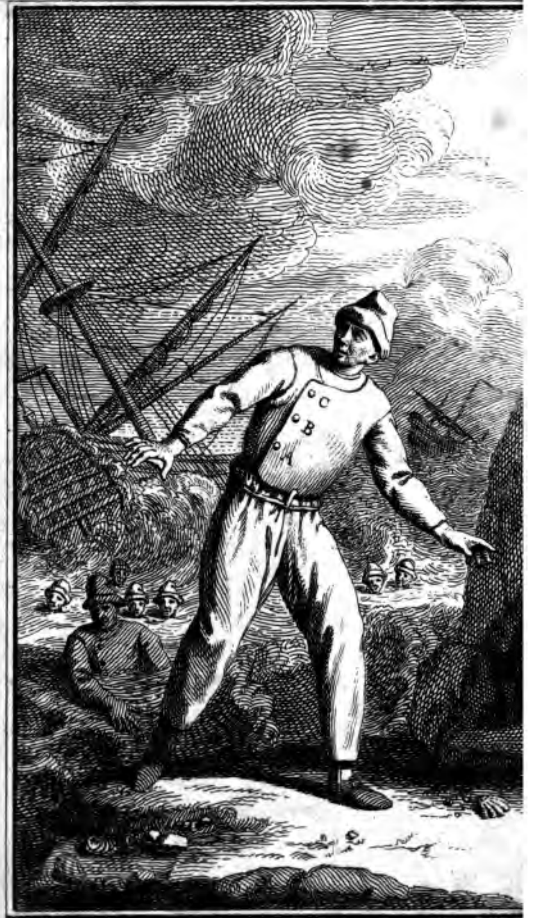



268
c.376







I.F.D.B. inv. P. Tanjé Scu

L'ART
DE
NAGER,

OU

Invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du Naufrage ; &, en cas de besoin, faire passer les plus larges Rivières à des Armées entières.

PAR

JEAN FREDERIC BACHSTROM,

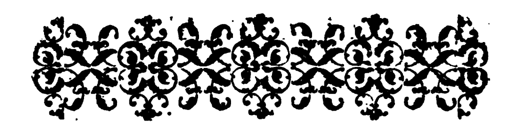
Docteur en Médecine, & Directeur général des Fabriques de S. A. S. Mme. la Duchesse de RADZIWILL, *Grande Chancellière de Lithuanie.*



A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN, 1741.





L'ART DE NAGER.

CE n'eſt pas ſeulement le Proverbe Latin, *Neque nare neque Literas didicit*, qui m'a porté dans ma jeuneſſe, à m'appliquer avec ſoin à l'un & à l'autre; mais plus encore la ſignification de mon Nom, qui, en Langue Allemande, ſignifie le *Courant d'une Rivière*. Ce dernier motif m'a donné la curioſité de faire une recherche éxacte & pénible de tout ce qu'on trouve autour des Eaux & des Rivières; & comme j'étois alors deſtiné à la Guerre, je m'y préparois par l'étude des Mathématiques, des Fortifications,

des Méchaniques, & de tout ce qui peut être utile à un homme qui prend le parti des Armes.

Je n'eus pas de peine à comprendre, que l'art ou l'habitude de nager eſt extrêmement utile & néceſſaire à un Soldat, à moins qu'il ne veuille expoſer ſouvent ſa vie, ou même laiſſer échapper les meilleures occaſions d'attaquer & de ſurprendre l'Ennemi. En m'y éxerçant, j'apperçus d'abord que le plus grand mouvement de mon Corps ne me rendoit que fort peu de ſervice, puiſqu'on eſt expoſé à un grand danger lorſqu'on fait un naufrage pendant une tempête ſur Mer, & même lorſqu'on ne fait que paſſer à la nage une Rivière large & rapide. Ceux qui nagent en perfection ne ſont pas non plus exemts de ce danger. Je conclus donc qu'il falloit néceſſairement avoir recours aux forces de l'eſprit, en cherchant des avantages, qu'une mûre délibération pourroient me fournir, ſoit pour les inventer moi-même, ſoit en me ſervant des découvertes qui ont été faites tant par les Modernes que par les Anciens.

La prémière découverte que je fis

ſur

ſur cette matière, ſe trouve dans un petit Livre, où l'Auteur donne la deſcription non ſeulement d'une Machine en forme de Cloche, pour marcher ſous l'au, mais encore d'un Ceinturon & d'une Culotte, pour nager, ou pour reſter ſur la ſurface de l'eau. Il n'y a pas même longtems qu'un François ayant indubitablement emprunté cette invention de ce Livre Allemand, traverſa, à l'aide d'une ſemblable Culotte, la Seine à Paris, en faiſant accroire à la Cour de France, qu'il avoit fait lui-même cette découverte.

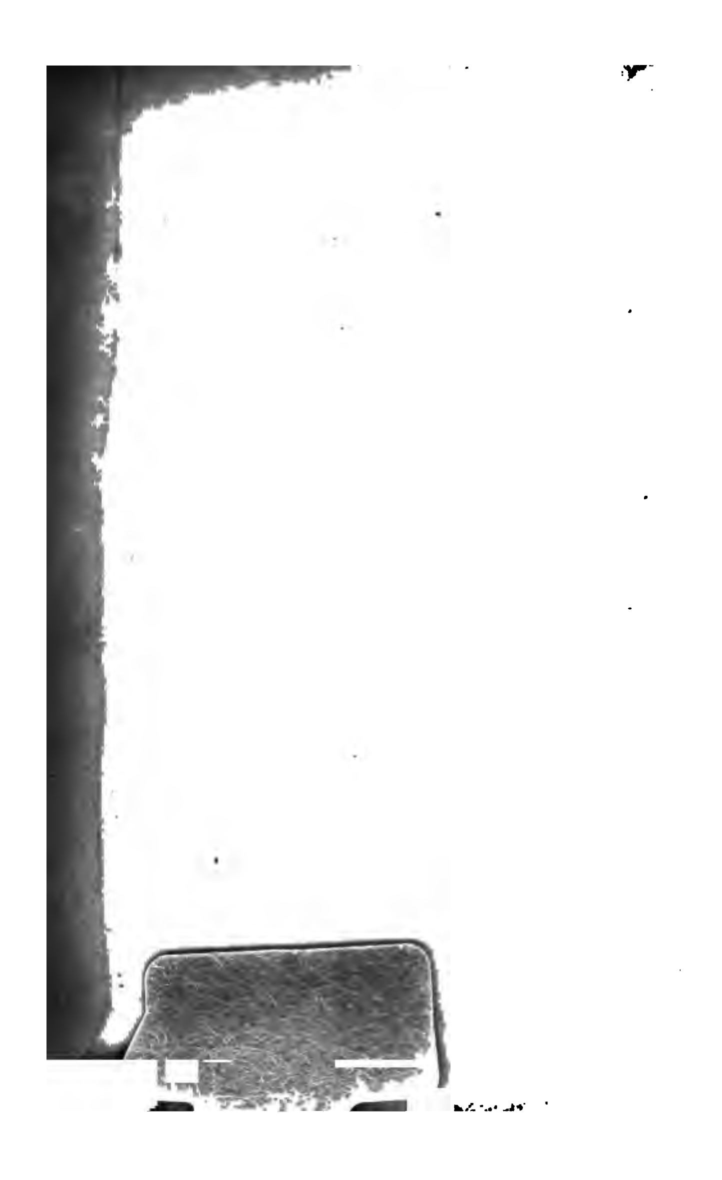
Comme on ſe ſert de Cuir pour toutes ces inventions, l'air paſſe par les pores, & les machines peuvent aiſément être percées par une bale, en cas de guerre, ou même par quelque autre accident, deſorte que cette invention me paroit très dangereuſe pour un Soldat, d'autant plus que ſi on emploie la Culotte dont ce François ſe ſervit pour paſſer la Seine, il faut alors s'attacher aux pieds des Semelles de plomb aſſez lourdes, de peur de ſe renverſer, en perdant l'équilibre. Or je crois que ces Semelles de plomb ſe-

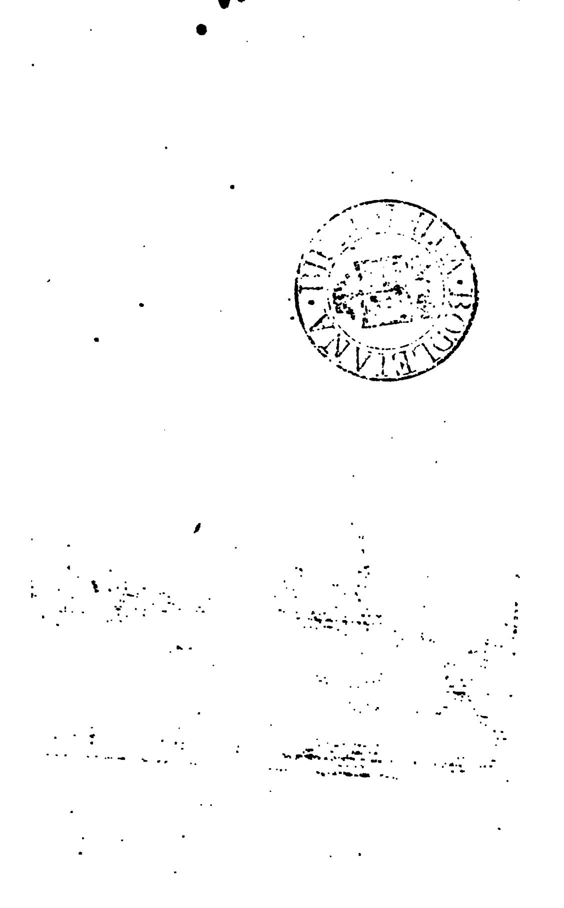
roient, pour un homme de guerre, presque la même chose qu'un Oiseau de plomb qui voudroit voler. Outre cela, des Machines comme celles-là couteroient trop cher, & ne pourroient, sans se gâter aisément, être transportées d'un endroit à l'autre. Je prévois le même danger, si l'on veut se servir de Vessies, quoiqu'elles ne coutent pas grand' chose, puisque le moindre trou, quand même il ne seroit fait qu'avec une épingle, peut exposer celui qui s'en sert à de très grands dangers. D'ailleurs, on peut alors perdre aisément l'équilibre & la vie, en faisant reposer la poitrine sur la Corde, à laquelle les Vessies sont attachées, ce qui demande bien de l'exercice, & même un mouvement continuel. Je n'ai donc pu donner à ces sortes d'inventions mon entière approbation, de sorte que je me suis déterminé à chercher quelque autre manière, qui fût moins pénible & moins dangereuse.

Le célèbre Docteur *Becher* avoit proposé deux Boites de bois, qu'un homme se devoit appliquer autour de la poitrine, sous les bras, comme on en trouve le dessein & la description dans

la Physique de Mr. *Teichmeyer* ; mais comme cette invention demande aussi des Semelles de plomb, que d'ailleurs elle ne diffère presque pas des autres inventions, dont je viens de parler, j'ai cru qu'on devoit absolument la rejetter. Ce en quoi elle diffère des inventions précédentes, c'est qu'au-lieu de Cuir & de Vessies, on se doit servir de bois ; mais comme la chaleur cause ordinairement des fentes, ces Boites deviennent par-là tout-à-fait inutiles, sans compter qu'une bale ou quelque choc les peuvent aisément briser, & que le poid du plomb ne convient pas à un Soldat.

Avant que d'avoir lu la description de ces Boites, je m'étois fait faire par un Charpentier une Machine de bois, faite comme une petite Barque, dans le fond de laquelle j'avois fait mettre au milieu un petit baril, par lequel mon corps pouvoit passer ; mais comme cette invention de ma façon avoit presque les mêmes défauts que les précédentes, je ne m'y arrêtai pas longtems, & je me mis à chercher quelque autre chose, qui fût plus propre pour l'usage de tout le monde, qui ne causât





il avoit avec l'eau, & ce qu'il feroit capable de faire lui ſeul, ſans autre moyen ou invention mécanique, empruntée des Oeuvres de la Nature, ſur-tout dans un cas de beſoin, ou l'on ne trouve point d'autre reſſource, quoique d'ailleurs toutes choſes ſont faites pour notre uſage & pour notre conſervation, ſi on ſe donne la peine de les bien examiner, & de s'en ſervir comme il faut, puiſque Dieu ne fait rien ſans moyens propres pour l'effet dont il s'agit, comme on le voit par les Veſſies des Poiſſons & par les pores ou cavités des autres corps qui peuvent flotter ſur l'eau.

Il eſt vrai que notre Corps tout entier eſt un peu plus léger que l'eau, & qu'ainſi il en doit toujours reſter une partie hors de l'eau, juſqu'à ce que ſes cavités & ſes vuides, ſur-tout les poumons ſoient remplis d'eau, & qu'ainſi on ſe trouve hors d'état de pouvoir reſpirer. C'eſt pourquoi l'épreuve de l'eau, qu'on fait ſubir aux Magiciennes, eſt contre la raiſon & contre toutes les expériences de l'Hydroſtatique; car je me ſuis ſouvent tenu ſuſpendu dans l'eau, ſans la moindre agi-

agitation de mes bras & de mes pieds, & j'ai toujours observé, que la partie supérieure de ma tête est restée hors de l'eau, ce qui doit arriver à tous les hommes, tandis que leurs poumons ne sont pas remplis, & que la respiration n'est pas tout-à-fait empêché.

Comme je voulois alors avoir plutôt la bouche & le nez, que les yeux & le front hors de l'eau, afin d'avoir la respiration libre, je faisois à cet égard toutes sortes d'expériences. Si le nez étoit sur le sommet de notre tête, ou s'il étoit en forme de cou de Cigne, on n'auroit point d'autre peine à nager que de se tenir tout droit, & se servir de ses bras & de ses pieds pour avancer ou pour aller où on le trouveroit à propos.

Pour cet effet, je me fis un nez postiche comme le cou d'un Cigne, ou plutôt comme la trompe d'un Eléphant; mais comme j'y trouvois plusieurs incommodités, je ne crus pas qu'on dût s'en servir. Les principales de ces incommodités étoient, que je ne voyois pas bien la route; en second lieu, que j'avois assez de peine à tenir mon corps tout droit; & enfin, que cette trom-

pe peut aiſément être remplie d'eau. Cependant ce moyen eſt aſſez propre, pour faire paſſer à des Soldats une Rivière, qui ne feroit pas trop profonde, ſur-tout dans les cas où deux Armées ſe trouvent campées des deux côtés; deſorte qu'il feroit très propre à une ſurpriſe pour celui, qui s'en ſerviroit le prémier, quoiqu'alors chacun feroit obligé de porter un aſſez grand poids de pierres, afin de pouvoir marcher au fond de la Rivière ſans être renverſé. Mais comme dans les Rivières bien profondes ce nez poſtiche devroit être extrêmement long, & que je tâchois cependant de paſſer une Rivière très profonde, non pas à la nage, mais en marchant ſur ſon fonds, je préparai une Veſſie avec une embouchure de bois, afin de pouvoir reſpirer ſous l'eau, en laiſſant entrer mon haleine dans la Veſſie, & en l'attirant de nouveau.

Il eſt vrai que par ce moyen j'ai reſté aſſez longtems plongé ſous l'eau; mais comme la puanteur de la Veſſie & le défaut d'une haleine fraiche me cauſoient quelque incommodité, juſqu'à craindre une maladie, je n'ai jamais vou-

voulu essayer de passer une Rivière profonde, en marchant sur son fonds.

J'ai vu dans le Cadavre d'une Fille, dont on faisoit la dissection, le petit trou oval tout ouvert, dans la séparation du cœur, desorte qu'elle auroit pu se plonger, & rester comme les Animaux aquatiques assez longtems sous l'eau.

L'Histoire nous apprend en effet qu'un nommé *Pescecla*, en Sicile, étoit né non seulement avec une peau entre les doigts de ses mains & de ses pieds, de laquelle il pouvoit s'aider pour nager; mais aussi avec un cœur semblable à celui qui se trouve dans tous les hommes avant leur naissance, & tel qu'il se remarque dans les Animaux aquatiques. La Fille dont je viens de parler, avoit le cœur de la même manière.

Quant à *Pescecla*, il pouvoit se plonger sous l'eau, & on l'employoit à porter des Lettres, en passant à la nage le Détroit de Sicile.

Je m'imaginois donc que peut-être on pourroit former tous les hommes, comme cette Fille étoit formée naturellement, ou plutôt par hazard, si on

bouchoit de tems en tems aux enfans nouvellement nés, leur respiration, pour empêcher que le petit Trou Oval ne se fermât. Il n'y a rien à craindre pour la vie, puisqu'on en peut faire l'essai sur des Chiens ou des Chevaux; ni pour la santé ou les forces, puisque la Fille en question avoit été assez robuste & forte; car comme l'Homme est la principale de toutes les Créatures, il doit être capable de tout ce qu'on voit dans les autres Animaux pourvu qu'il veuille bien se servir de son esprit & de sa raison, qui l'élève au-dessus de tous les autres Animaux. Mais comme on a négligé de préserver par-là les hommes, contre la suffocation dans l'eau, & de les rendre capables de passer, soit à la nage, soit en marchant au fond de l'eau, les plus larges & les plus profondes Rivières, j'étois obligé de me servir de quelques autres moyens particuliers, jusqu'à ce que j'en eusse trouvé un qui pût garantir tout le monde dans un naufrage, ou qui pût servir à passer la plus large Rivière, même sans la moindre Machine, ou au moins sans beaucoup d'embaras, de peine & de dépense.

Lors-

Lorſque je fis là-deſſus de ſérieuſes réfléxions, il me parut qu'il ne s'agiſſoit en nageant, que d'avoir la reſpiration libre, quand même tout le reſte du Corps, à la réſerve de la bouche & du nés, ſeroit enfoncé dans l'eau. Je me mis donc ſur le dos en nageant, après m'être auparavant bouché les oreilles, quoique l'eau ne leur ſoit pas fort nuiſible. De cette manière, j'avois la tête tellement enfoncée, qu'il ne ſortoit de l'eau que le nés avec la bouche. Comme par cette obſervation & pratique hydroſtatique mon corps n'avoit pas grand beſoin de mes autres membres, pour me ſoutenir ſur la ſurface de l'eau, je me ſouviens, d'avoir nagé ſans relâche plus de deux heures de ſuite; & peut-être que mon Couſin, qui nagea trois heures, lorſque ſon Vaiſſeau ſauta en l'air, par le feu qui prit à la poudre, s'eſt ſervi du même moyen pour ſauver ſa vie, plutôt par expérience que par quelque principe & obſervation de l'hydroſtatique. Mais comme on eſt extrêmement géné, de tenir le Corps tout roide & dans la même ſituation pendant pluſieurs heures, il eſt alors à craindre

qu'on

qu'on ne ſoit attaqué de quelque affection ſpaſmodique. C'eſt la raiſon qui m'a fait rejetter cette méthode, qui ne peut abſolument être utile lorſqu'il eſt queſtion de nager quelques jours & quelques nuits de ſuite, comme cela eſt quelquefois néceſſaire dans les naufrages. Elle peut être cependant très utile à ceux qui apprennent à nager, ſans autre ſecours que celui du mouvement de leurs bras & de leurs pieds.

Quant à moi, mon but étoit de trouver un moyen à l'aide duquel le Corps pût reſter ſur l'eau, comme font les Canards ou les Oyes, qui ne ſe ſervent de leurs pieds, que pour ſe remuer & pour avancer, deſorte qu'ils peuvent même dormir en flottant. C'eſt pourquoi je conſidérois, avec une attention inexprimable, tout ce qui eſt capable de flotter ſur l'eau, ou de paſſer même ſous l'eau, ſans aucun danger de la vie.

Quelquefois je regardois avec dépit les Grénouilles, qui ſans aucun autre moyen hydroſtatique que ceux dont Dieu les a pourvues, font ſortir de leur gorge deux grandes Veſſies, qui me ſembloient manquer à notre Corps dans le

le même endroit. Je plaignois quelquefois notre ſort, en conſidérant qu'une Créature auſſi vile & auſſi mépriſable ſurpaſſe, au moins dans une choſe auſſi néceſſaire, l'Homme, qui pourtant doit être la plus noble créature du Monde. Enfin je diſois en moi-même, qu'on n'en doit pas rejetter la faute ſur l'Auteur de la Nature, mais qu'elle doit plutôt être attribuée à notre ſtupidité & à notre pareſſe, puiſque la Raiſon humaine doit être capable de tout, & peut-être que les enfans diſpoſés comme la Fille dont j'ai parlé ci-deſſus, ſeroient en état de nager, de s'enfoncer dans l'eau, & ne courroient du moins pas riſque de ſe noyer, comme il arrive très ſouvent.

Quelquefois je m'enfonçois dans l'eau, en rêvant beaucoup plus profondément que ne faiſoit *Archimède* lorſqu'il trouva le prémier Principe de la Science hydroſtatique, cherchant toujours un moyen pour rendre notre corps ſi léger, qu'un homme, ſans la moindre peine ou même ſans le moindre danger, ſoit en cas de naufrage ſoit pour paſſer des Rivières, pût reſter ſur la ſurface de l'eau auſſi-bien qu'un Canard, & que

tous les corps que nous voyons flotter sur l'eau. Après bien des tentatives, je m'écriois quelquefois comme *Archimède* : *Je l'ai trouvé*, *je l'ai trouvé* !

De toutes ces pensées & Observations j'aurois pu composer un Livre assez gros & même très utile à la Navigation, mais comme je n'étois pas en état, à cause des fraix qu'il faut faire, de perfectionner toutes mes Inventions par l'expérience & par la pratique, je me trouvois dans l'impossibilité d'exécuter ce que j'avois conçu, quoique ce moyen me parût le plus convenable & le plus propre.

Voici quelle fut l'occasion de cette découverte. Je fis en 1733. un Voyage en Hollande & en Angleterre, où je considérai avec plus d'attention que jamais tout ce qui concerne la marine, je regardois avec beaucoup de compassion les périls, auxquels les Mariniers sont à tout moment exposés, & cela d'autant plus qu'à mon retour d'Angleterre, nous essuiames une très grande tempête. Revenu en Hollande, je me déterminai à chercher les moyens de donner secours à ceux, qui sont obligés de se confier à un élement aussi inconstant &

aussi

aussi terrible, que l'eau de la Mer. Je considérois le Flux & Reflux de la Mer avec beaucoup d'attention, dont je publiai enfin une nouvelle Théorie. Comme on communiqua en même tems au Public une nouvelle Aiguille aimantée, à laquelle un Horloger de Paris avoit donné une figure Spirale, prétendant qu'elle en corrigeoit la Déclinaison, je fis voir dans un Ecrit de ma façon, qu'il s'étoit trompé, quoique je souhaitasse fort que cet instrument, qui doit être le Guide des pauvres Mariniers, fût entièrement exemt des défauts que je lui trouvois; & c'est à quoi je n'ai pas cessé de travailler jusqu'à présent.

Comme le Scorbut, dans les grands Voyages sur Mer, fait aussi de terribles ravages, je fis mes efforts, en qualité de Médecin, pour remédier à cette terrible maladie, afin de soulager les Mariniers. Je publiai dans cette vue un autre petit Traité, qui peut prévenir & remédier aux fâcheux accidens que produit cette maladie, puisqu'il est fondé sur une longue & sûre expérience; mais il est alors besoin de se servir des précautions & des remèdes, que j'y ai proposés. Ces petites Pièces ont

été imprimées à Leyde en 1734, che: Conrad Wishoff.

Mais comme mon principal but a voit été depuis longtems de ſecouri tous ceux qui ſont expoſés aux danger que l'on court ſur Mer, je ne voulu pas perdre de vue ce grand objet, & je m'y appliquai plus que jamais. Il ar riva préciſément dans ce tems-là, qu'o reçut la nouvelle d'un Vaiſſeau qui é toit péri, & des terribles inondation auxquelles on fut expoſé en 1724, leſ quelles firent périr un grand nombre d personnes. On a beau dire, que la Na vigation a été portée au plus haut poin de ſa perfection, on ſe trompe lourde ment à cet égard, ſi l'on veut conſidé rer les inconvéniens, dont je viens d parler, ſans compter pluſieurs autres, qui ſe font remarquer tous les jours pa des accidens très facheux, on ſera bien tôt convaincu de la néceſſité qu'il y a de penſer à corriger ce qu'il y a de dé fectueux dans cet Art ſi utile & qui inté reſſe un ſi grand de perſonnes.

Je n'ai pas aſſez de vanité pour me regarder ici comme l'auteur de cette invention, mais j'avouerai ingenuement, que ce fut un jeune garçon d'Amſter-

dam,

dam, qui me fit trouver ce que j'avois cherché depuis si longtems avec tant d'empressement. Il avoit du bois de Liège, coupé en forme d'assiettes de diverses grandeurs. De ces morceaux de Liège percés dans leur centre, cet enfant avoit composé deux Corps coniques, qu'il avoit enfin attachés aux deux bouts d'une corde, sur laquelle s'étant mis avec sa poitrine, il traversa en nageant un des Canaux de cette Ville. Il faut avouer que cette invention est très ancienne, témoin le Proverbe Romain, *Sine Cortice natare*, c'est-à-dire, *Nager sans Ecorce de bois de Liège*; & on s'en servoit effectivement avec plus d'avantage que des Vessies ou des autres moyens dont j'ai fait mention ci-dessus. Lorsque les jeunes gens, sur-tout les Soldats, étoient accoutumés à cette manière de nager, on ôtoit insensiblement quelque portion de ce bois de Liège, jusqu'à ce qu'on pût nager librement sans ce secours.

Comme les Romains n'étoient pas alors grands mariniers, ils pouvoient se contenter de cette manière de nager, qui consistoit à passer à la nage, sur le bois de Liège, une Rivière; mais dans

un naufrage ou pendant une Tempête, cette méthode ne pouvoit plus avoir lieu, & même, dans ces fâcheuses circonstances, le bois de Liège n'étoit pas d'un grand secours, puisqu'un homme, qui se repose sur une corde, à laquelle ce bois est attaché, & qui est obligé de se servir de ses pieds & de ses bras, dont la force n'est pas de longue durée, ne sauroit résister à la fureur des vagues, sans être renversé à tout moment.

Il me vint donc une autre pensée touchant ce bois de Liège, qui est l'écorce d'un Arbre, qu'on appelle en Latin *Suber*. Je ne doutai pas qu'en cas de naufrage, ou dans le passage des Rivières & des fossés des Forteresses, une Cuirasse de ce Bois ne fût capable de soutenir sur l'eau ceux qui s'en serviroient, quand même ils n'auroient pas l'expérience qui est réquise pour ceux qui se servent de la même matière, mais d'une autre manière, c'est-à-dire selon la pratique des anciens, qui attachoient ce Bois aux deux bouts d'une Corde.

J'étois d'autant plus ravi d'avoir fait cette découverte, que je ne doutois pas que ce bois de Liège, en forme de cuirasse, ne pût servir à un Soldat, no-

se

ſeulement pour l'aider à paſſer une Rivière ou un Foſſé, mais encore pour le garantir des bales de la Mouſquetterie. Ce dernier avantage me paroiſſoit d'autant plus grand, que j'avois rejetté pluſieurs autres inventions, dont j'ai parlé ci-deſſus, parce que les matières dont on eſt alors obligé de ſe ſervir, peuvent être percées d'un coup de bale, & expoſent par conſéquent un Nageur au danger de perdre la vie, au-lieu que ſuivant cette nouvelle invention, je ne garantis pas ſeulement la machine, mais en même tems ma vie, & cela auſſi ſûrement que ſi j'employois une Cuiraſſe de fer, car comme ce Bois eſt renfermé dans de la groſſe toile, on la peut doubler, & empêcher par-là l'effet d'un coup d'arme à feu.

Mais, comme cette penſée me vint juſtement en partant d'Amſterdam pour aller à Breslau en Siléſie; je l'oubliai lorſque je me vis éloigné de la Mer: je paſſai mon tems à chercher les moyens de mettre en exécution un autre projet très utile pour les Savans, & même pour tous les jeunes gens. Je liſois avec beaucoup de ſatisfaction un certain

Traité, dont le titre étoit : *Indécence des hommes à accoucher les Femmes*; & réfléchissant sur la véritable cause, qui avoit introduit cette coutume, je remarquai qu'on supposoit que les femmes ne seront jamais capables de faire dans les opérations de Chirurgie, dont on a quelquefois besoin dans l'accouchement, autant de progrès que les hommes. Je prétendois au contraire, que cette supposition de Messieurs les Accoucheurs étoit très fausse, puisque les Femmes ont éxercé cette profession depuis tant de Siècles.

Pour désabuser le Public à cet égard, je me proposai d'en faire l'essai, & d'instruire quelques personnes du Beau-Sexe, & de les mettre en état non seulement de pratiquer cette petite partie de la Chirurgie, mais encore tout ce qu'un Docteur en Médecine doit savoir pour éxercer sa profession d'une maniére qui lui fasse honneur. Le choix tomba sur mes deux Filles, dont l'aînée n'avoit alors que quatorze ans, & la cadette n'en n'avoit pas encore douze. Comme on m'avoit proposé en 1728 pour établir à Constantinople une Académie, soit pour la Médecine, soit

pour d'autres Sciences, projet que la haine de mes ennemis a fait échouer, il me vint alors à Breslau l'envie de réparer en quelque ſorte ce malheur, par l'établiſſement d'une Académie pour les femmes, particulièrement en fait de Médecine, Science qui leur eſt très néceſſaire, à cauſe de pluſieurs infirmités & maladies, que le Beau-Sexe, par une honte naturelle, cache ordinairement aux Hommes. Mon deſſein étoit ſurtout de mettre les Femmes au fait de tout ce qui concerne les Accouchemens, en ſorte qu'elles puſſent en cas de beſoin éxercer la profeſſion d'Accoucheuſes, ſans qu'on eût jamais beſoin de recourir aux hommes, qui ſe mêlent à préſent de faire le métier de Sage-femme, à moins qu'ils ne conſentiſſent auparavant qu'on leur fît l'opération qu'ont dû ſubir les Eunuques qui ſervent les Dames dans le Sérail du Grand Seigneur à Conſtantinople.

Mes filles ne tardèrent pas à faire de grands progrès, non ſeulement dans la Langue Latine & le Grec, mais auſſi dans les autres Sciences, de ſorte que l'aînée, avant la fin de ſa dix-ſeptième année, & la cadette avant la fin de ſa

quinzième année, auroient indubitablement soutenu l'examen ordinaire, qu'on fait subir à ceux qu'on reçoit Docteurs, si deux Universités ne se fussent pas moqué d'une proposition aussi extraordinaire, lorsque je les fis sonder. Dans une de ces Universités, c'est-à-dire à Halle, le savant Professeur Juncker eut l'honnêteté, de consentir à les admettre à ses leçons, mais cependant avec cette précaution, qu'il vouloit pour cet effet faire faire dans son Auditoire un enclos ou plutôt un Cage, ce qui n'étoit pas mon intention, puisqu'elles méritoient d'être vues & examinées en public, bien loin de devoir être renfermées comme de la Volaille derrière des Jalousies. Il formoit encore d'autres difficultés, savoir qu'il faudroit pour cela s'addresser au Roi de Prusse, pour obtenir la même permission qu'avoit eue le jeune Baratier, qu'on y avoit reçu Maitre ès Arts ou Docteur en Philosophie, quoiqu'il n'eût alors que quatorze ans. De cette manière, je rencontrai de grands obstacles, quoique mes vues fussent beaucoup plus raisonnables, que la pratique inouie & tout-à-fait étrange de Messieurs les Accoucheurs.

Mon

Mon projet reçut un accueil plus gracieux des autres Savans de Breslau, & sur-tout de Mr. Stieff Recteur du Collège de Ste. Elisabeth, quoiqu'elles n'eussent été instruites que pendant l'espace de seize mois. Je n'en avois encore rien dit à personne, parce que je voulois que mes Filles fussent plus avancées dans les Sciences que je voulois leur apprendre; car je n'en donnai connoissance aux Professeurs des Universités dont je viens de parler, que lorsque le Public en eut été informé de la manière suivante.

Comme il y avoit alors à Breslau une grande inondation, que le débordement de l'Oder avoit causée, mes filles curieuses d'en voir l'étendue, de la plus haute Tour de la Ville, savoir de la Tour de Ste. Elisabeth; nous n'y fumes pas plutôt montés, que le Recteur s'y rendit aussi avec ses deux fils, dont l'aîné étoit déja de retour de l'Université & de ses Voyages, & le cadet devoit bientôt commencer à étudier en Médecine. Le discours roula sur la pratique de la Médecine, & on ne manqua pas de se plaindre de ce que tant de vieilles femmes se mêloient de

cette profession. Je répondis, en plaisantant, que pour éviter la jalousie, on devroit enseigner la Médecine à de jeunes filles, dont les jeunes Médecins n'auroient sans doute pas lieu de se plaindre comme ils font à l'égard des vieilles femmes. Cette pensée fit rire la Compagnie; mais lorsque je dis qu'on travailloit actuellement à une Académie de Dames ou plutôt de Filles, on me repliqua, qu'elles ne seroient pas capables d'apprendre les Sciences, & qu'on ne croyoit pas que ce projèt dût avoir un heureux succès. Après avoir tâché, par mes raisons, de leur prouver le contraire, je fis tout à coup à ma fille la cadette cette question en Latin: *Qu'est-ce que la Médecine?* & m'ayant répondu sur le champ, dans la même Langue; Que c'étoit un art qui sert à prévenir ou à guérir les maladies & les infirmités, & à conserver, autant qu'il est possible, la santé & la vie des hommes, ces Messieurs furent extrêmement surpris, & ne purent se dispenser de faire l'éloge de ma fille. La surprise augmenta lorsque je l'examinai sur le détail de la Médecine & de toutes ses parties; & comme le discours

rou-

roula enſuite ſur d'autres Sciences plus connues à cette ſavante Compagnie, comme ſur les Mathématiques, ſur l'Hiſtoire, &c. l'admiration de ce ſavant homme & de ſes fils ne fut pas moins grande que celle des autres perſonnes de ſavoir & de diſtinction de cette même Ville, qui eurent ſouvent la curioſité de venir écouter mes filles pour les entendre raiſonner, & répondre aux queſtions que je leur faiſois. Après cet eſſai, qui eut un ſi heureux ſuccès, perſonne n'oſa plus me contredire, lorſque je déclarai hautement que je voulois bien me charger d'inſtruire une douzaine d'enfans de Païſans, de l'un & de l'autre Sexe, & que je m'engageois de les mettre en état de répondre, après leur quinzième année, ſur tout ce que les Etudians ſavent ou doivent ſavoir, lorsqu'ils quittent les Univerſés. Voila des faits, que la prévention ſeule peut rendre incroyables.

Je reviens à mon Art de nager, qui fut alors perfectionné à l'occaſion de ce grand débordement de la Rivière de l'Oder, qui couta la vie à pluſieurs perſonnes, ce qui m'engagea d'y mettre enfin la dernière main. J'étois d'autant

plus assuré, que cette méthode auroit un heureux succès, que je venois de réussir dans une affare de plus grande conséquence, en faisant apprendre les Sciences à la jeunesse en si peu de tems, & sans beaucoup de peine ni de travail.

La vue de ce débordement me fit ressouvenir de plusieurs autres inondations & malheurs arrivés sur Mer. J'avois entr'autres appris par la Gazette, qu'il étoit parti du Texel pour les Indes Orientales, deux Vaisseaux, dont l'Equipage consistoit en 800 Personnes, qui tous, le troisième jour de leur départ, furent trouvés morts, & flottans sur les Côtes ou sur le rivage de Rotterdam. Ces pensées m'excitèrent à mettre la dernière main à un invention aussi utile, qui auroit sans doute conservé la vie à tous ces Mariniers, & qui pourroit empêcher de périr tous ceux qui se trouveroient exposés au même danger.

Le prémier essai que j'en fis, consistoit à mettre du bois de Liège dans l'eau, observant qu'il n'y en eût tout au plus que la cinquième partie d'enfoncée, ensorte que cette écorce pût

por-

ter un poids au moins quatre fois aussi pesant que tout le bois de Liège. Mais comme l'eau de la Rivière étoit alors encore trop froide pour y achever ma découverte, je pris cinq ou six livres de bois de Liège, que j'attachai aux deux bouts d'une toile ou d'un long essuimain. Alors m'étant fait faire un bain, je me plaçai au milieu, entre les deux bouts, & quoique ce bain ne fût pas assez profond, je remarquai cependant qu'il ne laissoit pas de me soutenir & de me porter. Je n'avois pas chez moi la commodité de faire remplir un grand Tonneau d'eau, où j'aurois eu la liberté d'étendre mes jambes, surtout si le Tonneau eût été de ma longueur; car, par ce moyen, j'aurois pu faire toutes les expériences nécessaires dans ma chambre, avant que d'entrer dans la Rivière, ou dans une autre eau assez profonde. Je fais ici cette remarque pour les curieux, qui voudront prendre la peine de faire une si belle recherche, sans mettre le pied hors de leur Cabinet. N'ayant donc pas cette commodité, je fus obligé d'attendre, jusqu'à ce que je le pusse faire dans la Rivière. Lorsque j'eus trou-

vé un tems propre & convenable pour faire mes expériences dans la Rivière, j'y entrai, étant monté ſur la pièce de Toile dont je viens de parler, comme on eſt monté ſur un cheval, deſorte que la moitié du bois de Liège étoit devant ma Poitrine, & l'autre moitié ſur le dos. Mais c'étoit encore trop peu. J'y ajoutai une autre fois preſque deux livres, que j'appliquai à mes côtés ſous les aiſſelles, dans un autre morceau de Toile, qui paſſant au travers de l'autre, l'aſſujettiſſoit à mon corps. Ces ſept livres & demi, environ, étoient preſque capables de me ſoutenir ſur l'eau; mais quand je m'abandonnois, ſans la moindre agitation de mes mains, je remarquois que ma tête panchoit toujours d'un côté, & qu'enfin la bouche & le nés s'enfonçoient dans l'eau.

Pour remédier à cet inconvénient, je crus qu'il n'étoit queſtion que d'y ajouter encore un peu de bois de Liège, & de l'appliquer tout entier auſſi haut qu'il ſeroit poſſible vers les épaules & vers la tête, pour l'avoir toujours hors de l'eau.

Dans cette vue j'appliquai encore une

une livre de ce bois ſur mes épaules ; deſorte qu'il montoit en tout à huit livres & demi de Breslau, ou le poids eſt aſſez léger. Cela fait, j'entrai dans une eau croupiſſante, mais aſſez profonde. J'y reſtai, ſans le moindre mouvement de mes mains & de mes pieds, & comme j'ai répété depuis ce tems-là pluſieurs fois cette expérience pendant la nuit, pour n'être pas vu de tous les paſſans, tout proche de la Ville, il m'arriva un jour que reſtant ſix heures de ſuite comme ſuſpendu dans l'eau, le ſommeil m'y ſurprit, & j'y dormis quelque tems.

Cependant le poids de huit livres de bois de Liège étoit ſi juſte pour mon corps, qui eſt aſſez robuſte, que je ne pouvois pas mettre les mains hors de l'eau ; car à meſure que je les tirois dehors, la tête s'enfonçoit, deſorte qu'ayant mis les mains hors de l'eau juſqu'aux jointures, l'eau commençoit déja à m'entrer dans la bouche. C'eſt pourquoi il faut prendre juſqu'à la peſanteur de dix livres de bois de Liège ; car alors on a la liberté en cas de beſoin, d'emporter avec ſoi une bonne ſomme d'argent, qui étant miſe dans les po-

ches des culottes, tiendra le corps tout droit : on peut même aussi porter avec soi d'autres choses précieuses, quoiqu'il y ait d'autres moyens de sauver, en cas de naufrage, les meilleurs effets, comme je pourrai le faire voir ailleurs, mon but n'étant à présent que de proposer les moyens de sauver la vie des hommes, laquelle est plus précieuse que tous les autres biens du monde.

Comme j'avois toujours les Soldats en vue, puisque le dessein que j'avois formé de prendre le parti des armes, avoit plus contribué à cette invention que tous les autres motifs, je me fis de ce bois de Liège une véritable Cuirasse, qui avoit sur le dos deux grandes Plaques de cette écorce, & deux autres sur la poitrine, où elles étoient croisées à la façon des Camisoles qu'on croise devant la poitrine, afin qu'on la pût aisément prendre, ou s'en défaire, en cas de besoin. Le reste étoit appliqué sous les aisselles & sur les épaules.

Il est vrai qu'à présent mon principal but est de secourir les pauvres Mariniers, & de les empêcher de se noyer, lorsqu'ils ont le malheur de faire nau-

frage.

frage. C'eſt pour cela que je n'ai pas encore mis ma Cuiraſſe à l'épreuve d'un coup de bale de Mouſquet, dont la force peut être beaucoup diminuée, ſi vous appliquez ſur la poitrine pluſieurs doubles d'une groſſe Toile, dont on ſe ſert pour les voiles; mais, pour les Soldats, il faut laiſſer les écorces entières, ſans les couper en morceaux, afin que les bales ne paſſent pas par les intervalles; &, pour les Mariniers, on peut faire la Cuiraſſe avec de petits morceaux de bois de Liège, on peut même ſe ſervir pour cet effet des morceaux qui reſtent quand on fait les bouchons de bouteilles.

Il eſt vrai que cette écore de bois de Liège étant naturellement courbée, on eſt obligé de lui faire prendre une figure droite, de ſorte que de cette manière une Cuiraſſe de Soldat eſt encore un peu incommode, & retarde beaucoup le paſſage d'une Rivière dont l'eau eſt courante; mais après tout, ſi dans la ſuite cette écorce reſte courbée, telle qu'elle eſt naturellement, ou qu'on lui faſſe un peu prendre la figure de la poitrine, elle ne ſera pas plus incommode que les Corps de Baleine dont les

Dames ou les Filles se servent pour rendre leur taille plus avantageuse, ou pour en couvrir les bosses & les autres défauts. Quoiqu'un Marinier, en cas de naufrage, en retire encore cet avantage, que le vent le pousse plutôt sur la Côte ou vers la terre, il est pourtant bon que la Cuirasse soit faite de manière, qu'un Marinier l'ayant sur son corps, puisse faire la manœuvre, & même qu'il puisse se coucher & l'avoir toujours sur lui, de peur qu'il ne soit surpris par quelque accident imprévu, puisqu'il arrive très souvent, que pendant la tempête, les Matelots tombent dans la Mer, & y périssent.

Encore un autre avantage, c'est que si un Matelot vient à tomber du haut du mât sur le Vaisseau, cette Cuirasse empêche du moins que ses Côtes, avec le dos & la poitrine, ne soient brisées; &, quoiqu'elle ne puisse garantir tout le corps, en cas de chute, c'est toujours beaucoup qu'on puisse, par son moyen, éviter le danger que l'on court lorsqu'on tombe dans l'eau.

Quant au poids de cet habit Marinier, si on le croit être trop pesant, on n'a qu'à peser un habit de Drap, & l'on

l'on verra qu'il n'eſt pas ſi peſant ; car ſi l'on veut, en cas de naufrage, emporter encore quelque argent, il faut qu'on le faſſe de dix livres & même de douze livres, toujours à proportion de ce qu'on veut alors emporter. Mais, afin qu'on ne diſe pas que ce fardeau ſeroit trop peſant, je prie le Lecteur de faire attention que les Tamours de Laiton, tels qu'ils ſont à préſent en uſage, pèſent chacun avec tout ce qui en dépend, environ ſeize livres, qui eſt juſtement le double de ma Cuiraſſe, ce qui n'empêche pas que ces Tambours ne ſoient quelquefois portés par de jeunes garçons.

Il eſt vrai qu'on peut, en quelque manière, éviter cet inconvénient en faiſant faire deux Cuiraſſes, dont on porteroit l'une ſur le corps, tandis qu'on garderoit l'autre pour s'en ſervir dans un cas preſſant ; mais alors il faut être ſûr de ſon coup, pour ſe ſaiſir à propos de l'autre moitié, avant que d'être ſurpris par le naufrage, ou de tomber par quelque accident dans la Mer.

Et comme chaque Soldat devroit, à la manière des anciens Romains, au-

lieu de quelques autres exercices quelquefois plus apparens qu'utiles, apprendre à nager, ſans autre reſſource que celle de ſon Corps, & plus encore les Mariniers, pour un cas imprévu, je propoſe ici ma Cuiraſſe, qui eſt la choſe la plus propre pour cela, car on peut d'abord donner aux apprentifs une Cuiraſſe de huit livres, à l'aide de laquelle on leur peut montrer la manœuvre de leurs mains & de leurs pieds, pour s'accoutumer au moins à l'eau. Après quelque tems on n'a qu'à leur donner une Cuiraſſe de ſept livres, & de cette manière toujours en diminuant. Suivant cette pratique, il n'y a rien à craindre pour les jeunes gens, qui ſe noyent ſouvent lorſqu'ils vont ſe baigner dans des Rivières dont le cours eſt rapide, & en des endroits où il n'y a perſonne qui puiſſe leur donner du ſecours en cas de malheur.

Tous ceux qui ont quelque choſe à faire ſur l'eau, ou ſur le bord des Rivières & des Canaux, comme pluſieurs Ouvriers, mais plus encore les Bateliers & les Pécheurs, devroient auſſi apprendre à bien nager, ou du moins *porter* toujours cette Cuiraſſe ſur leur

Corps

Corps, ſoit pour ſe ſauver eux-mêmes du danger, ſoit pour en retirer les autres. On ne devroit même jamais permettre aux Mariniers, ni même à ceux qui nagent parfaitement bien, non plus qu'aux paſſagers ou à ceux qui voyagent ſur Mer, d'aller à bord ſans cette machine, qui ne coute pas grand' choſe, & qui peut ſauver même celui qui n'a jamais appris à nager. J'en ai fait l'expérience avec un ami, qui ſe trouvant avec moi, lorſque je commençois à m'exercer, prit ma Cuiraſſe, & étant entré dans la Rivière, quoiqu'il ne ſçût pas nager, il m'aſſura qu'il vouloit bien s'hazarder de nager juſqu'à Francfort, qui eſt éloigné de Breslau de 20 lieues d'Allemagne, ſans craindre le moindre danger.

Les Mariniers feroient cependant bien, de s'exercer de bonne heure, particulièrement pendant une tempête, en allant avec un petit bateau contre le vent, & en retournant à terre en nageant, afin que dans un cas de beſoin ils fuſſent en état non ſeulement de ſe ſauver eux-mêmes, mais de conduire auſſi, comme de bons Pilotes, ceux qui n'y ſont pas accoutu-

més, ſur-tout ſi le bord eſt eſcarpé, afin d'apprendre par-là à éviter le choc, & à ſe rendre à terre, quoiqu'il faille pour cela s'y éxercer quelque tems.

On ne doit pas oublier, qu'il faut encore avoir une Culotte de toile, pour y attacher en-bas la Cuiraſſe, car lorſqu'on eſt dans l'eau la Cuiraſſe s'élève, & vous incommode ſous les bras; mais ſi vous l'attachez à une Culotte, qui deſcende juſqu'au deſſous des pieds, comme la Figure le fait voir, vous y êtes aſſis commodément, & vous flottez ſur l'eau dans la plus grande tempête, comme un Canard qui nage à ſon aiſe, ou comme un enfant qui repoſe dans ſon berceau; deſorte que ſi le tranſport dure trop longtems, il vous eſt permis de vous repoſer, & même de dormir, ce qu'on n'auroit jamais cru auparavant.

Tout cet appareil eſt très facile à comprendre, ſi vous regardez ſeulement & examinez tant ſoit peu la Figure qui ſe trouve à la tête de ce Traité. La manœuvre en eſt même très facile, puiſque vous ne faites que remuer vos mains, qui pendent ſur vos han-

hanches, quoiqu'on puisse aussi les gar nir de gands de toile, faits comme les pieds des Canards; mais ordinairement, quand les Vaisseaux échouent, le vent donne sur la Côte, où il pousse le Vaisseau, & ainsi il vous porte de ce côté-là, sans que vous ayez la moindre peine à y arriver. Cependant, dans le passage d'une Rivière, il est très nécessaire d'avoir ces sortes de gands afin que le courant de la Rivière ne vous emporte pas trop loin; &, si un Soldat passe avec ses armes à feu, il faut que sa Cuirasse soit de douze livres, s'il veut porter ses armes sur ses épaules sans les mouiller, quoiqu'il y ait des moyens pour les porter sous l'eau avec une Cuirasse ordinaire, sans que la poudre, dont un fusil est chargé, se puisse mouiller, & on pourra même s'en servir aussitôt qu'on sera sorti de l'eau.

Lorsqu'on veut faire passer une Rivière à de la Cavallerie, on n'a qu'à attacher cinq livres de bois de Liège derrière la Selle, & autant par devant, puisque les Chevaux nagent naturellement, même sans ce secours-là. Mais si le Cavalier, étant lui-même revêtu

de cette Cuiraſſe, & aſſez habile pour ſe jetter dans la Rivière, en ne tenant un cheval que par la crinière, il eſt ſûr qu'il paſſera toujours le Danube à la nage, ou quelque autre Rivière, quelque large & quelque rapide qu'elle puiſſe être. J'ôſe même avancer, qu'on pourroit pendant le calme, ou lorſqu'on a le vent derrière, traverſer le Détroit de Sicile & d'autres encore plus larges, deſorte que l'hiſtoire de *Peſcecla*, que nous avons rapportée ci-deſſus, n'auroit alors plus rien d'extraordinaire ou de ſurprenant.

Je fais ici mention du Royaume de Sicile, parce que ce Païs produit tant de bois de Liège, qu'on s'en ſert pour faire du feu, ou pour faire le noir d'Eſpagne; & on m'a aſſuré que cette écorce renaît toujours, contre la nature des autres arbres, pourvu qu'on y laiſſe la petite écorce blanche, ce qui feroit d'un grand ſecours pour la conſervation des hommes, car comme Dieu leur a donné la faculté d'imiter ſes œuvres, & qu'il a mis des Veſſies dans le corps de pluſieurs animaux aquatiques, nous pourrions alors envelopper le nôtre de bois de Liège, qui,

en même qu'il peut servir à nous faire nager, nous conserveroit encore la poitrine contre les coups & les accidens qui pourroient nous arriver. Ce bois nous tiendroit en effet lieu de Cuirasse, comme celle des Tortues, qui la portent toujours sur leurs corps.

Si la Sicile ne suffisoit pas pour nous fournir une assez grande quantité de bois de Liège, les Pyrénées & les Alpes en ont autant qu'il en faut pour en fournir à toute l'Europe. D'ailleurs si cette machine venoit en usage, on pourroit avoir soin de planter cet arbre dans les endroits & les Climats convenables, comme on fait à présent à l'égard du Tabac, du Caffé, & de plusieurs Plantes moins utiles & moins nécessaires. Enfin, supposé qu'il n'y eût pas moyen d'avoir de ce bois en assez grande quantité, je pourrois proposer bien d'autres matières, qui se trouvent par-tout, & qui serviroient au même usage, quoique le bois de Liège doive toujours avoir la préférence, principalement pour les Cuirasses des Soldats.

Je fais ici mention de la Sicile à cause d'une gageure qu'y firent un jour

deux Amiraux, qui avoient l'un & l'autre ſur leur Flotte des Mariniers très habiles à nager. L'Amiral François ſoutenoit contre l'Amiral Eſpagnol, que ſon nageur remporteroit toujours la Victoire, & il préſenta pour cet effet un Gaſcon, qui commença par charger ſon dos de pluſieurs bouteilles remplies de Vin. Celui qui devoit faire le trajet avec le Gaſcon, lui demanda ce qu'il vouloit faire de ces Bouteilles. Le Gaſcon répondit : Comme nous avons une grande journée à faire, & que nous ne reviendrons pas ſitôt, il eſt bon d'avoir quelque proviſion pour boire un coup en chemin, afin de reprendre des forces lorſque nous en manquerons. Cette réponſe déconcerta ſi fort l'Eſpagnol, qu'il n'oſa pas entreprendre de diſputer la Victoire au Gaſcon, craignant de périr dans un ſi long trajet.

Quoiqu'il en ſoit de cette avanture, j'ôſe bien avancer ſans gaſconade, que je gagnerois toujours, même ſans ma Cuiraſſe, ſi j'avois, dans un cas de cette nature, la permiſſion de me pourvoir d'une bonne quantité de Bouteilles; car en entrant dans l'eau, on n'a qu'à les vui-

der, & après les avoir bien bouchées, s'en servir comme de Vessies, puisque les Indiens se servent, pour le passage des Rivières, de grands Pots de terre, auxquels deux personnes s'attachent, après avoir mis dedans leurs habits, pour traverser ensuite la Rivière à la nage. Toute matière poreuse, ou qui renferme des cavités, peut produire le même effet, mais il faut avouer que le bois de Liège l'emporte toujours à cet égard sur tous les autres corps que nous connoissons.

Mais, en cas de naufrage, & que l'on se trouvât éloigné de la terre, on seroit obligé de faire provision de vivres, sur-tout si on devoit rester sur l'eau deux ou trois jours, comme fit un certain Anglois, qui après s'être attaché à une pièce de bois, sur laquelle il passa trois jours & trois nuits de suite, fut enfin jetté sur la Côte de Jutlande. Considérez un peu, s'il vous plait, l'amour qu'un homme a pour la vie, de rester en cet état sans manger, sans boire & sans dormir trois jours & trois nuits, & qui trouve ensuite moyen de se sauver, après avoir longtems combattu contre le plus grand de

tous

tous les dangers. Mais, avec ma Cuiraſſe, on viendroit plutôt à terre ; &, en cas même qu'on fût obligé de reſter trois jours & trois nuits ſur l'eau, on pourroit beaucoup mieux dormir que cet Anglois, qui peut-être fut mille fois renverſé, ſans compter que ſi on a des Proviſions de bouche, on peut alors s'en ſervir & reprendre des forces.

Afin qu'on ne doute point, que ma Cuiraſſe puiſſe réſiſter ſi longtems, je l'ai chargée de pierres, en la laiſſant trois jours & trois nuits enfoncée dans l'eau, à une certaine profondeur, & au bout de ce tems je remarquai qu'elle n'étoit pas deſcendue plus bas, par où l'on peut conjecturer, ce qui ſeroit arrivé ſi je l'y euſſe laiſſé plus longtems.

Il eſt vrai que le froid, dans les Païs du Nord, ou pendant l'hiver en tout autre Païs, incommoderoit beaucoup ; mais avant que de perdre la vie on ſouffre tout, & je trouverois auſſi des moyens, pour m'aſſurer contre le froid, autant qu'il eſt poſſible. Les Païs chauds ne cauſeroient pas autant d'incommodité, & comme ordinairement

ment les Vaiſſeaux qui échouent, ſont pouſſés par le vent, qui donne vers la terre, on y paſſe aiſément, même pendant le plus grand froid de l'hiver, l'eau de la Mer n'étant pas naturellement ſi froide que celle des Rivières. Cependant ceux qui font le Sel à Halle, s'accoutument à paſſer, pendant le plus grand froid de l'hiver, la Rivière à la nage, où à ſe plonger, pour tirer du fond de la Rivière quelque argent qu'on y jette. On ſait auſſi que les Ruſſiens, lorſqu'ils ſortent des Bains les plus chauds, ſe jettent tout nuds ou dans la neige, ou dans de l'eau, dont ils ont auparavant percé la glace qui la couvroit, ce que les Mariniers de profeſſion, principalement ceux qui vont dans les Païs du Nord, devroient apprendre pour mettre cet expédient en pratique en cas de beſoin.

J'ai fait auſſi mention du Danube, parce qu'il s'eſt trouvé à Vienne un Ingénieur, qui, avec onze Quintaux ou 1100 livres de bois de Liège, fit une Barque, dans laquelle il tranſporta vingt hommes à travers cette Rivière. Cette invention eſt à la vérité très bonne, mais prémièrement on a

beaucoup de peine à mettre une Barque ou un Ponton aussi pesant sur une Rivière, ou sur le Fossé d'une Forteresse, qu'on voudroit aller surprendre ; au-lieu que dans ce cas, les Soldats ayant ma Cuirasse sur le corps, peuvent arriver de loin, en marchant toute la nuit, surtout s'ils observoient de faire l'attaque pendant une nuit très obscure, ou quand il fait un grand vent, pour n'être ni vus ni entendus ; ils pourroient entrer dans le Fossé ou dans la Rivière sans faire le moindre bruit ; &, en cas que la Sentinelle les découvrît, ils ne courroient pas grand risque, parce qu'étant en grand nombre, & à l'abri des bales de la mousqueterie, les Corps de garde, ou il n'y a ordinairement que peu de monde, ne leur pourroient résister.

En second lieu, onze Quintaux de bois de Liège sont suffisans pour transporter, suivant la pratique que je propose, non seulement vingt personnes ; mais jusques à cent & vingt. Mais si l'on vouloit, dans le passage d'une Armée, transporter aussi des Chariots, on n'a qu'à y attacher du bois de Liège en grande quantité ; & afin que le ba-

bagage ne se mouille pas, on peut aussi en faire des pontons. D'ailleurs on peut faire des Chariots, à la manière des Barques, sans qu'on ait pour cela besoin de bois de Liège, comme cela s'est pratiqué dans plusieurs Campagnes, puisqu'il est très nécessaire d'avoir toujours des Pontons ou des Chariots faits comme des Barques, surtout lorsque l'ennemi a eu la précaution d'enlever tous ceux qui se trouvoient de l'autre côté.

J'ai entendu dire que dans la Guerre de la Succession d'Espagne on se servit de bois de Liège pour faire des Ponts, ce qui est encore un autre usage qu'on peut faire de cette écorce-là, car s'il n'y a rien à craindre de l'Ennemi, on n'a pas besoin de se mouiller. On peut prendre aussi plusieurs Cuirasses de ce bois, les joindre ensemble avec des cordes, & en faire ou des Pontons ou des Ponts. Mais, quant aux autres sortes de Ponts, j'ai trouvé le moyen d'en faire de meilleurs que ceux dont on se sert à présent, comme j'en ai présenté au feu Roi de Pologne, en lui faisant voir, que les quatre différentes sortes de Ponts, qui

furent exposés dans le beau Camp de Muhlberg, ne valoient pas grand' chose, ce qui n'empêcha pas que ce Prince ne recompensât généreusement ceux qui en avoient été les Inventeurs, ou plutôt qui avoient fait passer pour de nouvelles inventions, ce qui avoit été mis en usage par Aléxandre le Grand, par Xénophon, ou autres Généraux encore plus anciens.

On me dira peut-être, que puisqu'on s'est déja servi du bois de Liège pour faire des Barques, & même pour faire des Ponts, mon invention n'est ni de conséquence, ni nouvelle, puisque j'emploie la même matière, dont d'autres se sont servi il y a longtems. Mais comme mon invention regarde principalement les Mariniers, en cas de Naufrage, il feroit fort difficile de mettre pendant ce tems-là la Barque de Vienne en Mer, & même elle feroit alors mille fois renversée par les vagues & les flots. D'un autre côté, il ne pourroit y tenir que peu de personnes; au-lieu que, suivant ma manière, cent & vingt personnes pourvues de la même quantité de bois de Liège, portent leur Barque sur

sur leur corps, sans qu'ils soient obligés d'aller chercher leur Barque, au milieu du désordre & de la confusion où l'on se trouve, car il suffit qu'ils se mettent à nager en quelque endroit du Vaisseau qu'ils soient surpris par le naufrage.

Je conviens encore, que les Anciens se sont servi du bois de Liège, peut-être de la même manière que ce jeune garçon d'Amsterdam, dont j'ai parlé ci-dessus, manière qui pourroit aussi être de quelque utilité dans un naufrage; mais comme il faut s'être beaucoup exercé, pour n'être pas renversé ou perdre l'équilibre, lorsqu'on est agité de quelque violente tempête, ma Cuirasse doit l'emporter sur cette invention, parce qu'elle ne demande pas le moindre éxercice, & que tout homme qui s'en servira pour la prémière fois, pourra d'abord flotter sur l'eau, nager, & avoir même toujours la tête hors de l'eau, quelque furieuse tempête qu'il fasse sur Mer. D'ailleurs on sait combien les grosses Vagues sont incommodes aux Vaisseaux, qui en sont souvent renversés; mais un homme qui est une fois revêtu de ma Cui-

raſſe, monte & deſcend comme un Canard qui flotte ſur l'eau, ou comme un enfant dans ſon berceau, avantage qui ne peut ſe trouver dans aucune Barque, ni quelque autre Machine que ce ſoit.

Si l'on veut encore comparer ma Cuiraſſe avec les Barques, les Pontons & les Ponts de bois de Liège, dont on voudroit ſe ſervir en cas de guerre, mon invention aura toujours la préférence; car ſi vous allez porter une Barque de 1.100 livres ſur un Foſſé, vous êtes obligé de faire beaucoup de bruit, deſorte qu'on aura toujours le tems de s'oppoſer à vos deſſeins, au-lieu qu'à l'aide de ma Cuiraſſe vous avancez ſans le moindre bruit, & vous tranſportez même des Régimens tout entiers, qui portent ſur leur corps non ſeulement ce qu'il faut pour paſſer un foſſé, mais encore une Cuiraſſe, qui les garantit contre bien des coups qu'ils pourroient recevoir dans un endroit du corps auſſi noble & auſſi néceſſaire pour la vie qu'eſt la poitrine. Et, ſi vous voulez encore mettre ſur la tête un petit Caſque de la même matière, il n'y aura point de Sabre ou d'Epée, qui

qui pourra le couper ou le fendre, le bois de Liège étant extrêmement mou & en même tems fort élastique.

Toutes ces Objections ne valent rien, au contraire elles font voir, que le bois de Liège est la plus excellente matière pour cet usage, dont on se soit servi en diverses occasions. Je me flatte que les personnes raisonnables conviendront, que j'en ai fait un meilleur usage que tous ceux qui s'en sont servi avant moi. On sait qu'on fait encore tous les jours de nouvelles découvertes à l'égard de la manière de préparer la poudre à Canon, & que ces préparations sont différentes de toutes celles qu'on faisoit autrefois. On peut dire la même chose à l'égard de ce que je propose pour l'usage du bois de Liège.

On se souviendra, que, pendant le Siège de Stralsund, on fit grand cas de la remarque que fit un Général Prussien, que le vent avoit repoussé la Mer, & qu'il avoit par-là rendu le Port guéable pour surprendre le feu Roi de Suède Charles XII. dans un Retranchement hors de la Ville, & que peu s'en fallut, qu'en chassant les Suédois, on

n'entrât en même tems, dans la Ville; mais si l'on eût eu connoissance de mon invention, on seroit peut-être entré dans la Ville, même avant que les Suédois, qui étoient dans le Retranchement, s'en fussent apperçûs, ou tout au moins on auroit coupé le Roi de Suède avec tous ceux qu'il avoit dans ce Retranchement.

Le passage des Suédois à travers l'Oresund sur la Glace, a fait bien du bruit dans les guerres passées, mais à présent il ne seroit pas difficile qu'une Armée toute entière, en observant le vent favorable, y pût passer pendant la nuit dans l'Eté, saison où la guerre peut être faite avec plus de succès que pendant un rude hiver. Je ne dis rien des autres Détroits, qu'on n'a passé autrefois qu'avec bien de la peine, ni des Débarquemens, pour lesquels mon invention pourroit être d'un grand usage.

Comme cette invention peut servir à diverses surprises pendant la guerre, on m'objectera peut-être encore que les Voleurs & les Déserteurs en profiteront, aussi-bien que ceux, qui font une guerre *injuste*. Mais je ne suis pas respon-

fable de ces fortes d'inconvéniens, puifqu'on peut faire le plus mauvais ufage des chofes les plus utiles du monde. D'ailleurs on ne pourra pas dire que cette invention foit fujette à caufer tant de malheurs, que celle de la Poudre à Canon, qui fert aux juftes & aux injuftes, & qui fait quelquefois périr l'innocent avec le coupable, lorfque le feu y prend. Ce n'eft pas tant pour l'ufage de la guerre & des furprifes que je l'ai propofée, que pour fauver, en cas de Naufrage, la vie des pauvres Mariniers.

De même que j'ai compaffion de ceux qui périffent à la Guerre, je fuis auffi extrêmement mortifié lorfque j'aprens par la Gazette, qu'il eft péri des Mariniers; & le même jour que je copie cet Ecrit, pour le faire imprimer, la Gazette d'Utrecht N°. XCII. fait mention d'un Brigantin Anglois échoué à onze heures, pas loin de Rotterdam, avec ces circonftances que l'Equipage avoit tiré plufieurs coups de Canons, qu'il avoit fait des cris épouvantables, & qu'il y étoit refté jufqu'à quatre heures après midi, fans qu'il fût poffible, à caufe de la tempête & de l'orage

qu'il faiſoit alors, de le ſecourir. Enfin le Nouvelliſte nous apprend que le Brigantin s'étant briſé, de treize perſonnes qu'il contenoit il n'en échappa qu'un ſeul Marinier, qui ſe ſauva à la nage, & arriva à terre à demi mort.

Je ne demanderois point de plus grande recompenſe que l'argent, qui ſe trouva dans ce ſeul Brigantin, & que ces gens, moyennant ma Cuiraſſe, auroient pu ſauver auſſi-bien que leur vie. Et comme on fait aſſurer non ſeulement les Marchandiſes, mais auſſi la Vie des Mariniers, en payant à leurs Veuves, en cas de mort, une certaine ſomme, j'avois réſolu lorſque je fis cette découverte, de me rendre en Hollande ou en Angleterre, & d'y demander un Octroi ou Privilège pour une aſſurance réelle de la Vie, qu'on racheteroit quelquefois en donnant tout ce qu'on poſſède.

Il eſt vrai que juſqu'à préſent je n'ai propoſé que la conſervation de l'Equipage des Vaiſſeaux, mais comme pluſieurs Navires ne périſſent que quand les Mariniers ont perdu toute eſpérance, juſqu'à faire échouer leurs Vaiſſeaux, dans l'unique vue de ſauver par-
là

là l'Equipage, avant qu'il faſſe obſcur; je penſe que s'ils étoient aſſurés de leur Vie, ils feroient la manœuvre avec tranquilité, & avec une fermeté bien différente de ceux qui craignent la mort, & qui ſont tout-à-fait déconcertés. On peut dire en effet qu'ils ne feroient jamais échouer un Vaiſſeau à deſſein, ſoit de jour ou de nuit, & qu'ils réſiſteroient autant qu'il ſeroit poſſible, dans l'eſpérance que la tempête pourroit bientôt finir. Ainſi il eſt très ſûr, qu'il ſe conſervera parlà un très grand nombre de Vaiſſeaux richement chargés, qui me devroient avoir une obligation bien réelle, ſi la réconnoiſſance n'avoit pas fait naufrage il y a longtems, au moins avant l'invention de ma Cuiraſſe.

Je liſois il y a quelques années avec plaiſir dans la Gazette, que Sa Majeſté la feue Reine de la Grande-Bretagne ayant appris que pluſieurs Mariniers s'étoient ſauvés à la nage, Elle avoit pris la réſolution de faire apprendre à Son Alteſſe Royale, le Prince de Cumberland, un Art auſſi utile & auſſi néceſſaire. L'envie me prit alors d'aller en Angleterre pour apprendre ce Prin-

ce à nager par le moyen de ma Cuirasse, même à la prémière leçon que je lui donnerois, en ôtant toujours par dégré quelque morceau de ce bois de Liège; mais plusieurs affaires m'empêchèrent d'entreprendre ce voyage, & depuis ce tems-là je n'ai jamais pu trouver l'occasion favorable; peut-être que ce Prince pourra s'en servir utilement dans la guerre d'à présent, tant pour la conservation de son Illustre Personne, que pour celle de ses Mariniers; & je ne doute nullement qu'on ne m'accorde dans ce cas une pension, soit ce Prince ou quelque autre Puissance maritime, à cause de la grande utilité que la navigation pourra retirer de cette invention, dont les Anglois, par la situation de leur Païs, ont plus besoin que toutes les autres Nations de l'Europe.

Mais, outre les utilités dont j'ai déja fait mention, tous les Princes & les Magistrats s'en peuvent servir pour l'augmentation de leurs Revenus. Tout le monde conviendra que les Princes & les Magistrats étant regardés comme les Pères de leurs Sujets, sont obligés de veiller à la sûreté, & prin-

ci-

cipalement à la conservation de la vie de tous ceux qui sont sous leur gouvernement. Tout le monde sait aussi, qu'il en périt dans l'eau, tous les ans, un grand nombre. Qui est-ce donc qui les blâmeroit, s'ils faisoient un Réglement, qui obligeroit tout le monde de se servir, dans les voyages que l'on fait sur Mer, d'une Cuirasse faite par ordre des Supérieurs, qui en pourroient commettre la construction à quelques particuliers, pour les vendre le double de ce qu'elles couteroient, ou d'en louer lorsqu'on voudroit entreprendre un petit trajet. Personne n'auroit lieu de se plaindre de cette conduite, puisqu'on seroit par-là assuré de sa vie, & qu'on seroit en même tems exemt de la crainte, dont plusieurs personnes, & particulièrement le beau-Sexe, se trouvent saisies, quand elles ont quelque voyage à faire par eau.

Cette Cuirasse ne peut être incommode à personne, ni même aux Dames, qui y sont d'ailleurs déja accoutumées en portant des Corps de baleine. Et, supposé que, quelques Mariniers ou d'autres gens, qui ont à faire sur

Mer ou ſur les Rivières, ne voulusſent pas s'en ſervir, on pourroit les y forcer, en publiant une ordonnance, que tous ceux qui ſe noyeroient à l'avenir, comme à deſſein, ſeroient traités de la même manière que ceux qui ſe tuent eux-mêmes; que leurs biens ſeroient confiſqués, & donnés à ceux qui ſeroient chargés de vendre les Cuiraſſes, leſquels en feroient faire une quantité ſuffiſante pour être diſtribuées *gratis* à tous ceux qui ne ſeroient pas en état d'en acheter, quoiqu'ils en euſſent grand beſoin. Ceux à qui on auroit conféré cette Charge, pourroient avoir le ſoin de perfectionner de plus en plus cette invention, & de chercher en même tems pluſieurs autres ſecrets pour l'uſage de la Navigation & de la Marine, à quoi je pourrois peut-être encore contribuer, ſi mes facultés pouvoient me le permettre, & que je n'euſſe pas d'ailleurs lieu de craindre d'en être recompenſé de la même manière que le fut Saint Chriſtophle dans les Dialogues d'Eraſme.

Les Nations, dans le Païs deſquelles croît le bois de Liège, en pourront *tirer encore* un autre avantage, par le com-

commerce qui ſe fera à l'avenir, du bois de Liège, en le chargeant d'un Impôt médiocre, que tout le monde payeroit avec plaiſir. Mais le plus grand revenu pourra venir des petits trajets, car ſi nous conſidérons les Barques & les Gondoles, qui paſſent & repaſſent à tout moment, ſoit à Petersbourg ſur la Néwa, ſoit en Hollande ſur les Canaux, ſoit en Suède autour de Stockholm, ſoit à Londres ſur la Tamiſe, ſoit à Lisbonne ſur le Tage, ſoit à Veniſe dans la Ville, & à Conſtantinople dans le Port, & généralement dans tous les paſſages des Rivières, des Canaux, & de la Mer, on voit aiſément qu'il en reviendra des ſommes immenſes, ſi le Magiſtrat fait prêter les Cuiraſſes à ceux qui n'ont qu'un petit paſſage ou trajet à faire, & les fait vendre pour un Ducat la pièce à ceux qui font de grands Voyages ſur Mer, ou qui ſont toujours occupés autour des Eaux & des Rivières, deſorte que je deviendrois bien riche, ſi l'on m'accordoit ſeulement la centième partie de ce revenu, qu'ils n'auroient pas eu ſans moi, puiſque cette invention m'a couté bien des peines & des dépen-

penſes , avant que de l'avoir portée à un ſi haut degré de perfection, & de ſimplicité en même tems.

Du reſte, ſi je ſuis trompé dans l'eſpérance que j'ai d'être recompenſé par quelque Cour ou Magiſtrat, j'eſpère au moins que ceux qui échappèront par ce moyen, s'ils ne ſe trouvent pas en état de me recompenſer, m'en ſauront toujours bon-gré, m'étant redevables de leur vie, qu'on préfère à toutes les richeſſes du monde, leſquelles on perd toujours en même tems avec la vie, & qu'on conſerve ou qu'on regagne, ſi l'on reſte en vie.

Il n'y a qu'une ſeule objection, à laquelle il me faut encore répondre, avant que de mettre fin à ce Traité; ſavoir qu'on ne doit pas blâmer la ſimplicité extraordinaire de mon invention, qui ne demande que huit livres d'une vilaine écorce, & quelques aunes d'une toile auſſi groſſe que celle dont on ſe ſert pour faire des Voiles ou des Sacs, puiſque ceux qui ont quelque connoiſſance des Mathématiques & des Machines, ſont d'un autre avis que le commun du Peuple, qui n'admire que des inventions précieuſes & compo-

po-

posées de mille pièces, capables de se gâter à tout moment, sachant que la simplicité d'une Machine est toujours ce qui en relève le prix & le mérite; le bois de Liège étant couvert de toile par dedans & par dehors, pourra durer cent années, & si la toile se gâte avec le tems, on n'a qu'à la racommoder, puisque ce n'est pas un habit dont on doive faire parade, mais qui doit servir dans la plus grande nécessité, c'est-à-dire, pour la conservation de la Vie, qui en doit seule faire le plus grand prix. Et si on le vouloit orner d'or & d'argent, ce feroit plutôt pour le rendre plus pésant, comme le dit dans ses Dialogues le savant Erasme de Roterdam, qui dans un naufrage, bien loin de souhaiter de l'or qui le noyeroit, en le faisant couler à fond, aimeroit mieux un gros morceau ou une suffisante quantité de bois de Liège, qu'il préfère dans ce cas à toutes les richesses du monde, quoique j'aie aussi fait voir qu'on peut emporter avec soi une bonne quantité d'or & d'argent, si on se fait faire la Cuirasse de dix ou douze livres.

Je pourrois encore propoſer d'autres moyens pour retirer des Navires échoués les meilleurs effets, ou même pour les préſerver très ſouvent du naufrage, ſi je ſavois y devoir auſſi avoir quelque part; mais perſonne n'exigera de moi, que je jette mon bien, pour conſerver les richeſſes d'autrui, puisque je crois avoir ſuffiſamment ſatisfait à mon devoir, en perfectionnant cette invention, & en la publiant pour rien. Il eſt vrai que je ne l'aurois jamais portée au point de perfection où elle eſt, & que je ne l'aurois jamais publiée ſans quelque eſpérance d'être recompenſé de ma peine & de toutes mes dépenſe, ſi Dieu ne m'eût enfin conduit à la Cour de Son Alteſſe Séréniſſime la Princeſſe & Ducheſſe de Radziwill, Grande Chancellière de Lithuanie, Dame très curieuſe & très généreuſe, qui, à l'égard de ſes nouveaux établiſſemens, & de ſes Fabriques, mériteroit d'être imitée non ſeulement de ſes Compatriotes, mais encore de tous les autres Princes & Puiſſances, qui ſouhaitent de rendre leurs Etats floriſſans, comme a fait Pierre le Grand Empereur de Ruſſie.

Com-

Comme cette Princesse, outre la charge de Directeur général de ses Fabriques, m'a aussi accordé une Pension considérable, j'ai cru être assez recompensé de mes soins, & dédommagé des refus que j'ai essuyés ailleurs.

Je n'aurois jamais pu mettre la dernière main à cette invention, sans l'assistance de cette Princesse, à qui Dieu veuille donner une longue vie, la priant de continuer de m'entretenir à sa Cour, afin que je sois en état de publier encore d'autres découvertes très utiles, que je n'aurois jamais pu achever sans le secours qu'elle m'a donné, & que je n'ai pû trouver ailleurs, parce qu'il y a dans le monde peu de personnes de condition, qui cherchent le *plus ultra*, se contentant ordinairement, soit par paresse ou par indifférence, de l'état, où leurs Ancêtres les ont laissés, sans vouloir se donner la peine de chercher quelque chose de mieux.

Quoique la Description de ma Cuirasse soit assez claire, j'y ai cependant joint une Figure, qui représente un

homme qui la porte ſur ſon corps, & en même tems la manœuvre de ſes mains, car il n'en faut point d'autre. Vous remarquerez aiſément la Cuiraſſe croiſée ſur la poitrine, & fermée par des rubans ou boutons *a*, *b*, *c*. Elle eſt attachée à la Culotte, dans laquelle on met les bouts de la toile, dont la Cuiraſſe eſt faite. La Culotte paſſe par-deſſous les pieds, afin que la Cuiraſſe ne monte pas vers la tête, & qu'elle n'incommode pas ſous les aiſſelles.

Voila de quelle manière doit être la Cuiraſſe pour les Mariniers & pour les Soldats. Mais, dans un petit trajet que l'on fait en bateau, & où l'on ne prend la Cuiraſſe que pour prévenir le danger, on n'a pas beſoin de Culottes, & on la met ſeulement ſur les habits ordinaires. Il eſt cependant bon de remarquer, que la partie inférieure de la Cuiraſſe, jusqu'à la lettre *a*, ne doit être que d'une ſimple Ecorce; delà montant juſqu'à la lettre *b*, il faut que l'Ecorce ſoit double; & delà juſqu'à la lettre *c*, l'Ecorce doit être triple, & même on ne doit pas

oublier de mettre une double Ecorce ſur les Epaules ; car, en général, il eſt à remarquer que la plus grande partie du bois de Liège doit être appliquée vers la tête, auſſi haut qu'il eſt poſſible, de peur d'être renverſé & de perdre l'équilibre, ce qui arriveroit, ſi on mettoit le bois de Liège trop bas ſur le ventre. Cela doit s'entendre d'un Marinier. Pour un Soldat, on n'employe qu'une double Ecorce par-tout, mais il faut diſtribuer ce bois également de chaque côté, pour avoir un parfait équilibre ; &, ſi vous avez une Cuiraſſe de dix livres, il vous eſt permis de prendre un certaine quantité d'argent dans vos poches, ou vous l'attachez même à vos pieds, pour avoir mieux le contrepoids de la tête.

Vous n'avez pas beſoin de remuer vos bras, comme ceux qui nagent, il ſuffit de les laiſſer dans la ſituation que je repréſente dans la Figure, en y ajoutant des Gans de toile, à la façon des pieds de Canard. Il eſt vrai qu'on n'avance pas trop de cette manière ſur une Rivière, où il faut ſe

donner quelque mouvement, mais en traversant le fossé d'une Forteresse, vous allez si tranquillement, que personne ne peut vous entendre; &, si on a besoin dans une Ville assiégée, qui seroit située sur le bord d'une Rivière, de donner avis à l'Armée, ou au Chef qui la doit secourir, vous faites entrer un homme avec ses Lettres, aussitôt qu'il fait obscur. Cet homme n'ayant hors de l'eau que la tête, qu'il peut encore couvrir d'un petit Casque noir de cette même matière, pour être à l'abri des bales, en cas qu'on vienne à tirer sur lui, se laisse emporter par le courant de la Rivière, restant toujours au milieu, & observant seulement s'il est bien éloigné du Camp des ennemis, vers le matin, après avoir fait trois ou quatre lieues. Etant de retour, il entrera de la même manière, à trois ou quatre lieues de la Ville, & prendra alors bien garde de ne pas s'endormir, parce qu'il pourroit fort bien passer la Ville.

On admira au Siège de Vienne un Soldat, qui passa le Danube à la nage,

ge. On admira aussi une Polonois, qui, à la faveur de la Langue Turque, qu'il parloit, traversa le Camp ennemi. Cet exploit lui valut l'honneur d'être représenté en taille douce. Mais le dessein que je présente ici, peut rendre en peu de tems tout le monde, & même un simple Soldat capable d'entreprendre une expédition de cette nature.

Il est vrai que j'en pourrois encore dire davantage, mais il me semble qu'il se faut aussi réserver quelque coup de maitre: on verra assez que dans la description que je viens de donner, je me suis étendu tout autant qu'il le falloit. Cependant si l'on avoit encore quelque doute, & si on vouloit être mieux éclairci sur plusieurs circonstances, on n'a qu'à s'addresser à moi par Mr. Chatelain Marchand Libraire à Amsterdam, sur-tout si l'on vouloit m'accorder une recompense, ou me donner quelque part de ce qu'on auroit gagné à l'aide de cette invention.

En effet, je ne doute nullement qu'on ne se détermine à introduire l'u-

ſage de cette Cuiraſſe, & à en faire un réglement pour la conſervation de tant de perſonnes, ſur-tout des Mariniers qui périſſent par les naufrages, auſſi-bien que tant de richeſſes dont les Vaiſſeaux ſont chargés, deſorte qu'il ſe trouve rarement une Gazette, qui ne parle de ces ſortes de malheurs, qu'on pourra toujours éviter par le moyen de ma Cuiraſſe.

Servez-vous en, cher Lecteur, en cas de beſoin, & ſouvenez-vous de moi, du moins en donnant à cette Cuiraſſe le nom de *Cuiraſſe de Rivière*, qui eſt la ſignification de mon nom, ſi on le veut expliquer ou traduire en François.

FIN.

